



Paul Claudel et la Belgique

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

À LA SEANCE MENSUELLE DU 4 JUIN 2016

En 1933, Paul Claudel est âgé de soixante-cinq ans et il peut s'enorgueillir d'avoir déjà à son actif une longue et fructueuse carrière de diplomate. Il a successivement été vice-consul aux États-Unis (d'avril 1893 à février 1895), consul suppléant puis consul en Chine (de juillet 1895 à août 1909) et consul général tour à tour à Prague, à Francfort, à Hambourg et à Rome (de décembre 1909 à juillet 1916). Après quoi, il a été successivement ministre plénipotentiaire au Brésil (de février 1917 à novembre 1918) et ministre plénipotentiaire au Danemark (de juillet 1919 à 1921), avant d'exercer les fonctions d'ambassadeur au Japon (de novembre 1921 à février 1927) et aux États-Unis (de mars 1927 à avril 1933).

Or voilà qu'il est nommé en mars 1933 ambassadeur de France en Belgique. De prime abord, ce nouveau poste peut paraître secondaire, mais il n'en est rien. Dois-je rappeler que la Belgique occupe sur le plan géographique et sur le plan stratégique une position que je qualifierais volontiers de *périlleuse*, et qu'il en est ainsi depuis la conquête de la Gaule par Jules César ? Au début de ces années 1930, le pays connaît en réalité une crise économique sans précédent — une crise qui, forcément, entraîne une instabilité politique et qui est due en grande partie au fait qu'il est entouré à l'époque, comme l'a écrit Georges-Henri Dumont, de « murailles douanières de plus en plus infranchissables » :

L'Allemagne s'organisait méthodiquement en autarcie ; l'Angleterre formait avec ses colonies et ses dominions un circuit aussi fermé qu'au temps de Cromwell ; la France se barricadait et tentait de se suffire à elle-même ; la Hollande cherchait à se glisser dans le circuit britannique. En fait, les puissances du monde ne songeaient qu'à leur propre sort ; un égoïsme à courte vue inspirait les actions de chacun. Les

conséquences d'une telle attitude frappaient cruellement la Belgique, petit pays qui, par son manque de ressources propres, par sa position géographique de carrefour, par ses traditions de travail, ne peut vivre que dans la paix et la liberté des échanges¹.

Dès juin 1934, pour surmonter ce malaise, se pose la question de savoir s'il ne faudrait pas en venir à une dévaluation du franc belge. Sur le moment même, le Premier ministre Charles de Broqueville et son cabinet sont incapables d'y répondre et, surtout, de « compenser par des mesures efficaces les prix trop élevés de la production industrielle belge² ». Le ministre des Finances Gustave Sap préconise alors une politique de déflation, mais les effets sont des plus néfastes : compressions des prix de revient, baisses des salaires et des pensions, chute spectaculaire du pouvoir d'achat, déconfiture de plusieurs établissements financiers (dont la Banque belge du travail)... Sans oublier l'affolement du public qui s'empresse de retirer son argent des banques et, ébranlé par de vigoureuses campagnes de presse, dénonce les collusions entre la classe politique et le milieu de la finance — un reproche devenu depuis une rengaine usée jusqu'à la corde.

Je ne vais pas m'attarder sur cette crise, qui finira par être résolue après la formation d'un nouveau gouvernement, en mars 1935, dirigé par Paul Van Zeeland, lequel obtiendra des « pouvoirs spéciaux » pour douze mois et sanctionnera la fameuse dévaluation du franc belge (il a été amputé de vingt-huit pour cent) — un « coup de fouet » en quelque sorte « ranimant l'économie nationale en léthargie³ ». Je ne l'évoque ici que pour dépeindre brièvement la situation que découvre Paul Claudel quand il arrive en Belgique, en remplacement de Charles Corbin affecté à Londres, et s'installe, un mois après sa nomination officielle, à Bruxelles, boulevard du Régent, dans le bel hôtel de maître légué en 1905 par le grand collectionneur le vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul à l'Institut de France, « avec le souhait que [l'immeuble devienne] le siège de la légation de France à Bruxelles⁴ ».

¹ Georges-Henri Dumont, *Chronologie de la Belgique*, Bruxelles, Le Cri, 2005, p. 199.

² *Ibid.*

³ *Op. cit.*, p. 203.

⁴ Catherine Faivre d'Arcier, *Lovenjoul (1836-1907), une vie, une collection*, Paris, Kimé, 2007, p. 187.

À peine Paul Claudel prend-t-il ses nouvelles fonctions que son portrait, exécuté par le talentueux dessinateur et caricaturiste Jacques Ochs, orne la une de l'hebdomadaire *Pourquoi Pas ?* (n° 981 du 19 mai 1933). Six colonnes lui sont consacrées. Leur auteur — anonyme (mais on peut supposer qu'il s'agit du journaliste Louis Dumont-Wilden) — y écrit que Paul Claudel a « dans le monde politique et dans le monde de la carrière un nombre respectable d'ennemis », qu'il est « catholique et d'un catholicisme littéraire fort intransigeant », quoiqu'il soit « suspect » aussi bien chez les radicaux que chez les réactionnaires, par exemple aux yeux de l'Action française. Et l'auteur de l'article de se demander si le poète « réussira à Bruxelles » avant d'ajouter :

Aucun ambassadeur de France n'a jamais complètement « réussi » à Bruxelles. On leur demande trop de choses et trop de choses différentes et les nombreux amis que la France compte chez nous sont plus difficiles à satisfaire que ses adversaires, chacun d'eux s'en faisant une idée particulière. Il y en a qui, de la France, n'aiment au fond que le « Tout Paris » : une humeur légère, un scepticisme gouailleur, un cynisme bon enfant, un ton boulevardier ou, pour être plus à la page, montparnassien, qui paraît au Bruxellois d'autant plus admirable qu'à moins de se transplanter définitivement comme Francis de Croisset⁵, le Bruxellois n'y atteindra jamais ; ceux-là, Paul Claudel les décevra sûrement, car personne n'est moins parisien que ce Français de Fou Tchéou, de Hambourg, de Washington, de Yokohama et de la montagne de Reims. (...) Les uns reprocheront toujours à l'ambassadeur de n'être pas assez traditionnaliste et de ne pas leur apporter l'atmosphère désuète et charmante du faubourg Saint-Germain ; les autres de ne pas coiffer le bonnet phrygien à la manière de M. de Monzie⁶ et de ne pas nous apprendre comment on dîne chez Nine et dans les cabinets particuliers où se font se défont les ministères de la république des camarades ; sans compter les industriels qui en attendent des abaissements de tarifs, les Wallingants qui en espèrent des encouragements et les Flamingants qui

⁵ À l'état civil, il s'appelait Franz Wiener. Né à Bruxelles en 1877, il s'est installé à Paris en 1897 et a demandé la naturalisation française sous le nom de Francis de Croisset (pseudonyme qu'il avait choisi dès ses premiers écrits parus dans *La Jeune Belgique*). Il devait l'obtenir en 1911. Il a beaucoup travaillé au théâtre avec Robert de Flers (ils ont notamment écrit ensemble les célèbres *Vignes du Seigneur*). *La Féerie cinghalaise*, publié en 1926 chez Grasset, reste son livre le plus connu. Francis de Croisset est mort à Neuilly-sur-Seine en 1937.

⁶ Anatole de Monzie (1876-1947) a eu, de 1913 à 1938, dix-huit portefeuilles ministériels.

voudraient qu'il leur donnât un *satisfecit* ; enfin M. Tout le Monde qui sollicite la Légion d'honneur. Dans les relations franco-belges, il faut toujours tenir compte de ce paradoxe que la Belgique, très différente de la France, n'en partage pas moins les passions, si bien que le Belge le plus patriote et même le plus nationaliste n'en a pas moins des idées et des passions politiques françaises. Tout cela fait pour un ambassadeur un terrain particulièrement difficile. Pour plaire à tout le monde, il faudrait qu'il fût une sorte de Protée⁷, mais dans l'œuvre de Claudel, il y a un certain drame satirique qui porte le nom de cet aimable demi-dieu⁸. Un poète met toujours dans ses héros un peu de lui-même. Pourquoi Paul Claudel, ambassadeur en Belgique, ne saurait-il pas être le Protée qu'il nous faut ?... Seulement il faudra qu'il ne passe pas comme un météore et qu'on lui permette de changer plusieurs fois de figure⁹.

Au rebours de Charles Baudelaire et de Gustave Mirbeau, Paul Claudel a toujours apprécié les Belges et la Belgique, où ses premiers écrits ont tout de suite fasciné les amateurs.

C'est à l'Université de Gand, encore toute française et au cours de mes études dans cette faculté de Philosophie et Lettres, note ainsi Franz Hellens en 1955 dans un numéro spécial de la *Nouvelle Revue française*, (...) que j'entendis prononcer pour la première fois le nom de Paul Claudel. (...) Peut-être est-ce un penchant naturel qui m'attacha, dès cette époque, aux proses lyriques, étrangement rythmées, et d'une sonorité nouvelle, de *Connaissance de l'Est*, que nous offrait le *Mercur de France*. Il y avait aussi dans cette poésie musicale, assez de vague pour attirer, sans la satisfaire, une imagination qui cherchait un aliment inédit. (...) La bibliothèque du petit cercle littéraire de l'Université nous prêtait les œuvres du poète et du dramaturge publiées de 1895 à 1905 : *Connaissance de l'Est*, *L'Arbre*, *Tête d'or*, *L'Échange*, *Partage de midi*. Cette littérature nouvelle (bien que le culte ou l'admiration de quelques-uns d'entre nous pour Mallarmé et celle que nous professons pour Gabriel D'Annunzio eussent

⁷ Dans la mythologie grecque, le demi-dieu Protée est doté du don de prophétiser et de celui de se métamorphoser.

⁸ On connaît deux versions de ce *Protée*, une première écrite en 1913, une seconde en 1926. La pièce est accompagnée d'une musique écrite par Darius Milhaud.

⁹ *Pourquoi pas ?* n° 981, 19 mai 1933, p. 1218.

agi sur la plupart d'une façon qui paraissait définitive) suscita, je me souviens, quelques mêlées spirituelles assez dramatiques¹⁰.

Dans ce même hommage de 1955, Franz Hellens note également qu'en 1890, à la parution de *Tête d'or*, Maurice Maeterlinck allait adresser à Paul Claudel une lettre où il disait que celui-ci était « le plus grand poète de la terre » et qu'il était « entré dans [sa] maison comme une horrible tempête¹¹ », et où il proclamait son génie sans la moindre réserve. Plus loin, Franz Hellens rapporte qu'en ces années-là existait en Belgique une fervente atmosphère de « claudélisme¹² » et qu'elle touchait autant les catholiques que les incroyants et les personnes nourries « aux sources les plus positives¹³ ». On comprend dès lors pourquoi d'importantes revues littéraires belges, qui ont vu le jour à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, ont régulièrement publié des textes de Paul Claudel ou de fervents articles à son sujet et à propos de ses œuvres : *La Jeune Belgique*, *Vie nouvelle*, *Durendal*, *L'Art moderne*, *Antée*...

Le numéro du 1^{er} juillet 1906 de cette dernière intéressante revue, éditée à Bruges et ne publiant que des inédits, contient du reste à la rubrique « Journal des revues » une notice enthousiaste signée Fabrice (sans doute un des pseudonymes de Christian Beck, le grand ami d'Alfred Jarry, surnommé Bosse-de-Nage dans *Gestes et opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien*), une notice qui est tout à fait surprenante et prophétique :

Et d'ailleurs, ne l'avons-nous pas, notre Dante ? N'avons-nous pas Claudel ? Ce génie surhumain, si grand qu'un ahuri bétail plus d'une fois crut devoir l'insulter jusque dans ceux-là qui l'osaient louer, *Vie nouvelle* n'a-t-elle pas été la première, dans le silence conspiré, à prononcer son nom dont l'écho retentira au sein même de la déroute des siècles¹⁴ ?

¹⁰ Franz Hellens, « Claudel en Belgique », *Hommage à Paul Claudel*, Paris, *Nouvelle Revue française*, 1^{er} septembre 1955, p. 580-581.

¹¹ Cité par Franz Hellens. *Ibid.*, p. 581.

¹² *Ibid.*, p. 582.

¹³ *Ibid.*, p. 583.

¹⁴ *Antée* n° 2, 2^e année, Bruges, Herbert, 1^{er} juillet 1906, p. 157-158.

Toujours dans son hommage, Franz Hellens parle par ailleurs de la comédienne belge Ève Francis, à qui Paul Claudel avait confié en 1914 le rôle de Sygne de Coufontaine dans *L'Otage*, non sans commettre une petite erreur matérielle en la faisant naître à Gand, « patrie de Rodenbach et de Maeterlinck¹⁵ », écrit-il, ce qui est une seconde petite erreur, Ève Francis étant native de Saint-Josse-ten-Noode et Georges Rodenbach, lui, natif de Tournai. Il rapporte un passage des mémoires de la comédienne, *Temps héroïque* (1949), où elle précise sous quel aspect Paul Claudel lui est apparu pour la toute première fois, « encadré par Copeau et Lugné-Poe » :

Quand il vint à moi, je crus qu'on me mystifiait. Je restai médusée, glacée, interdite. Il était court et trapu, solide, le cou dans les épaules, lourd, sans élégance, la tête au front plissé mais large, la mâchoire carrée, robuste, les cheveux blonds peu abondants, les sourcils en broussaille. La bouche était grande et mince, et il la pinçait souvent¹⁶.

(Je signale par parenthèse qu'Ève Francis a joué *L'Otage* au Théâtre du Parc à Bruxelles, en 1923, une des très rares représentations des pièces de l'auteur à cette époque.)

En avril 1933, Paul Claudel a donc soixante-cinq ans, mais il est resté cet homme « solide » et « robuste », qu'a décrit Ève Francis vingt ans plus tôt, quand bien même ses cheveux « peu abondants » ont grisonné. Dès le 30 juin, une manifestation littéraire est organisée à son honneur à la Maison d'Art, fondée en 1932 par le photographe et musicologue Charles Leirens, une imposante maison de maître de l'avenue Louise à Bruxelles, qui a longtemps abrité la légation de Russie. Le gratin des lettres belges, francophones et néerlandophones, y assiste. Et parmi eux Louis Piérard, le créateur et premier président du PEN Club belge, membre de notre Académie, qui rappelle une réunion similaire en 1925, au cours de laquelle Paul Claudel a donné une conférence sur la peinture japonaise.

¹⁵ Franz Hellens, « Claudel en Belgique », *op. cit.*, p. 589.

¹⁶ *Ibid.*, p. 590.

Très vite, Paul Claudel se plaît à Bruxelles et ne manque jamais une occasion pour le dire autour de lui, alors que ses tâches sont fort nombreuses et que son agenda est extrêmement chargé. Raymond Brugère, conseiller à l'ambassade de France depuis décembre 1929, et qui deviendra lui-même ambassadeur de France en Belgique d'octobre 1944 à décembre 1947, a relaté en ces termes les journées de Paul Claudel :

J'étais conseiller à Bruxelles, lorsque, venant de Washington, il y fut nommé, et j'ai été le témoin quotidien du goût et du zèle presque de débutant qu'il apportait au travail astreignant et parfois rébarbatif qui lui incombait. Sa vie était ainsi réglée qu'aucune minute du temps qu'il devait à l'État n'a été sacrifiée ni n'a eu à souffrir du fait de son œuvre littéraire. Jamais il n'était en retard, ni pour un repas, ni pour une réception, ni pour tel ou tel rendez-vous de ministre ou de visiteur. Aucun dossier, aucune tâche n'était au-dessous de lui. Il consacrait à sa vocation les seules petites heures du jour. À dix heures, il revêtait un col dur, rentrait dans son bureau et son emploi d'ambassadeur, et ne les quittait plus de la journée¹⁷.

Dans ce texte publié dans *Le Figaro littéraire* du 5 mars 1955, Raymond Brugère a aussi parlé de la mort accidentelle du roi Albert, le 17 février 1934, à Marche-les-Dames. Par la force des choses, Paul Claudel avait bien connu le roi Albert et, à l'en croire, il avait été frappé par le mélange de « finesse extrême » et de « simplicité presque rustique » qui émanait de lui, tandis qu'il avait vu en la reine Élisabeth une femme « attachante » et fort « curieuse des nouveautés de l'esprit », heureux, qui plus est, qu'ils aient voulu de leur plein gré assister tous les deux à des représentations de *L'Otage* et de *L'Annonce faite à Marie* (dont la première version s'intitule *La Jeune Fille Violaine*).

Laissant de côté de tout souci protocolaire, écrit Raymond Brugère, [Paul Claudel] me demanda de l'accompagner dès sept heures au palais de Laeken. Nous entrâmes dans une maison bouleversée, toutes portes intérieures ouvertes, des voix blanches nous guidèrent vers un vestibule où nous nous heurtâmes au maréchal de la cour, qui, malgré l'heure insolite et alors que nous n'étions pas venus pour nous inscrire, nous

¹⁷ Raymond Brugère, « Le diplomate : quarante-trois années au service de la France », *Cahiers Paul Claudel 4, Claudel diplomate*, Paris, Gallimard, 1962, p. 344.

demanda s'il nous conviendrait de saluer la dépouille du roi, dont la toilette de mort, comportant un pansement à la tête sur la blessure qu'il s'était faite en tombant, venait à peine d'être terminée. Le maréchal nous introduisit dans une petite chambre toute simple, et je reverrai toute ma vie Claudel, de grosses larmes aux yeux, les deux genoux à terre, disant son chapelet au chevet du souverain auquel la France portait tant d'admiration affective. Jamais hommage plus émouvant ne fut plus spontanément rendu par un représentant officiel n'écoutant plus que l'homme et le croyant qui étaient en lui. Ce fut, en dehors de toute galerie et de tout décor, infiniment grand¹⁸.

Durant son séjour en Belgique, Paul Claudel ne retrouve pas seulement des amis écrivains comme Louis Piérard, Thomas Braun, qu'on a parfois surnommé le Francis Jammes belge, André Ruyters, un des fondateurs de la *Nouvelle Revue française*, le très talentueux musicologue Paul Collaer, Albert Mockel, la cheville ouvrière de la *Wallonie* et remarquable critique du symbolisme, ou Maurice Maeterlinck (il devait signer en 1921, je le rappelle au passage, une pétition contre la flamandisation de l'Université de Gand, que j'ai citée plus haut), il a en outre l'occasion de revoir des amis diplomates, ou anciens diplomates, à commencer par Émile Francqui (qu'il ne faut pas confondre avec l'inventeur du pieu Franki, Edgar Frankignoul). D'abord en mission au Congo puis consul en Chine en 1897, Émile Francqui a été un négociateur brillant et avisé, et a notamment été la cheville ouvrière décisive dans la conclusion du contrat accordant la concession de chemin de fer Pékin-Hankow à une société belge. De retour en Belgique en 1900, il a mené une carrière financière exceptionnelle (il a été, entre autres, gouverneur de la Société Générale), au point d'être tenu dans ces années 1930 pour l'homme le plus riche de Belgique.

À la mort d'Émile Francqui survenue dans le castel qu'il habitait à Overijse, le 1^{er} novembre 1935, Paul Claudel allait rédiger un hommage, qui a paru dans *Le Figaro littéraire* daté du 9 novembre :

Ce que j'admira chez Francqui, y lit-on, c'était la masse, l'unité qui donnait à cette puissante organisation dominée par un bon sens génial et par une imagination quasi

¹⁸ Cité par Louis Chaigne, *Vie de Paul Claudel et genèse de son œuvre*, Tours, Mame, 1961, p. 213.

diabolique un impact, une puissance de pénétration à peu près irrésistibles. Quand il donnait à fond, quand cet œil terrible s'allumait, quand cette tête énorme se mettait à s'agiter dans son faux-col au-dessus de ce cou et de ces épaules de Phalaris, on sentait que le sol allait trembler sous cette charge de rhinocéros. Francqui n'avait rien de l'amateur, ce qui ne concernait pas sa tâche directe n'avait plus d'intérêt pour lui que les ruines d'un temple antique ne peuvent en avoir pour un lion. C'était un de ces êtres entièrement natifs, tels qu'ils sont sortis de la main de dieu et sur qui l'éducation n'a pas joué son rôle rapetissant et dégradant, une puissance intacte, une figure de proue, un exemple de ce les sages taoïstes ne cessent de louer sous le nom de *the uncarved block*. Partout où il allait il apportait de la grandeur¹⁹.

Et Paul Claudel de se remémorer ensuite ses visites à Overijse, Émile Francqui sur ses vieux jours s'étant « épris d'une espèce de vie patriarcale », au milieu de ses fleurs, de ses légumes, de ses fruits, de ses troupeaux de vaches, de verrats « pareils à des chaloupes », de truies monstrueuses que « tétait un peuple de marçassins », d'oies, de pigeons, de poules, de canards, de moutons... « De tout cela, de cet énorme trophée comme celui que les Flamands aiment à accumuler dans leurs peintures, Francqui ne jouissait que par le regard, car il n'y a pas d'homme dont la vie fût plus sobre et plus ascétique²⁰. »

De 1933 à 1935, l'année de son retrait de la carrière diplomatique, Paul Claudel a prononcé divers discours concernant tantôt la Belgique et des figures nationales (dont le bourgmestre de Bruxelles Adolphe Max quand il lui a remis la grand-croix de la Légion d'honneur), tantôt la France et des figures françaises — des discours qu'il prenait le soin de rédiger, bien qu'il ait été un excellent improvisateur. Il est ainsi intervenu en 1933 à la distribution des prix au Lycée français de Bruxelles (cette école a été créée en 1907), et en 1935 sur la Grand-Place de Bruxelles, devant la maison où a vécu un moment l'exilé Victor Hugo. Ou encore, la même année, au pavillon de la France à l'Exposition universelle de Bruxelles, où il a prononcé un magnifique et mémorable éloge du vin — le vin qui, à ses yeux, est « libérateur de l'esprit » et a une triple mission de

¹⁹ Paul Claudel, « Émile Francqui », *Cahiers Paul Claudel 4, Claudel diplomate, op. cit.*, p. 305-306. (Phalaris a été vers 570-550 av. J.-C. un tyran sicilien, qui, malgré sa cruauté légendaire, a fait la prospérité d'Agrigente.)

²⁰ *Ibid.*, p. 307.

« communion », communion avec la terre, communion avec nous-mêmes et communion avec les autres, avec les convives autour d'une table suscitant la compréhension, l'échange et la sympathie. « Si la vertu a disparu de la terre, elle se retrouve au fond des bouteilles, et éminemment de ces bouteilles de vins français qui entre tous se glorifient de justifier l'épithète de généreux²¹. »

Le 13 avril 1935, répondant à une invitation de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et de son directeur, Louis Delattre, Paul Claudel a également donné une conférence dans la salle de marbre, et devant un public restreint, sur Paul Verlaine : « Paul Verlaine, la Belgique et la poésie catholique ». J'en ignore la raison, mais cette conférence ne figure pas dans les *Bulletins* de l'Académie royale et a été publiée pour la première fois dans *La Grive* en juillet 1935, puis dans la *Revue de Paris*, en date du 1^{er} février 1937 sous un autre titre : « Paul Verlaine, poète de la nature et poète chrétien ». « Plus fidèle que tant de compagnons de rêveries anciennes, Paul Verlaine ne m'a pas quitté », écrit Paul Claudel. Il l'appelle « le fils de l'Ardenne et de l'ardoise », « l'ardoise de la Meuse », « cette liasse de feuilles noires arrachées aux archives de la nature, le souvenir profondément emmagasiné de ces ciels du nord qui interposent entre le soleil et nous un voile perpétuel de mélancolie, et vers qui cette terre de forêts et de fumées exhale à longueur de temps ses vœux de fidélité et de veuvage ».

Dans cette conférence, Paul Claudel raconte un périple qu'il a effectué en Ardenne sur les traces de Paul Verlaine et d'Arthur Rimbaud, non pas à pied comme ce dernier, mais en auto — l'auto qui, « par la violence même avec laquelle elle nous introduit dans le paysage, avec laquelle elle nous le flanque pour ainsi dire d'un seul coup à la figure, par le sens immédiat qu'elle nous donne des ensembles et de la composition géographique, garde son mérite à côté de la sourde et taciturne imprégnation du pousse-caillou ». Puis il dit qu'il a visité la prison de Mons en compagnie de Louis Piérard (qui était député de Mons et qui l'est resté durant trente-trois ans) et la cellule où a vécu l'auteur des *Romances sans paroles*, qui ont, pour lui, « l'incomparable prestige d'avoir été écrites directement sous l'influence » d'Arthur Rimbaud²². [Paul Claudel est allé voir la sœur d'Arthur

²¹ Paul Claudel, « Éloge du vin », *Proses et poésies diverses*, Paris, Gallimard, 1984, p. 123.

²² *Revue de Paris*, 1^{er} février 1937, *passim*, p. 481-501.

Rimbaud, Isabelle (mariée avec Paternie Berrichon depuis 1897), à Charleville, en juillet 1912.]

Quatre des discours belges de Paul Claudel, datant tous de l'année 1933, ont été réunies dans une jolie plaquette typographique, enrichie d'un frontispice du peintre gantois Albert Servaes et éditée par Georges Thone à Liège, en 1935, sous le simple titre : *Salut à la Belgique*. Le premier est justement un hommage à Liège, une ville « nécessaire » aux yeux de l'auteur, faite pour être inscrite « en grosses capitales dans les archives de l'Histoire et sur les plans de la Géographie ». Le deuxième, dans le même esprit, est un hommage à Anvers, l'occasion de célébrer en quelques mots « le mysticisme d'un Quentin Metsys » et les « compositions opulentes d'un Rubens, d'un Van Dyck et même d'un Jordaens ».

Rubens, a dit un grand poète que vous aimez comme moi [il s'agit de Charles Baudelaire, que Paul Claudel se plaisait à orthographier Beaudelaire], « Rubens fleuve d'oubli, jardin de la paresse » ! Le vers est beau, mais je n'ai jamais pu le trouver exact. Non, ce n'est pas un conseil de paresse et d'engourdissement que nous recevons du grand homme en qui se reconnaît le mieux l'âme de votre Patrie. Non, les superbes créatures qu'il a déléguées vers nous ne nous donnent pas envie de dormir. Ce n'est pas l'oubli que nous goûtons en leur paisible société, c'est un sentiment de puissance [un mot fréquent sous sa plume] et de plénitude. Ce ne sont pas les odalisques assoupies d'un jardin oriental, ce sont les fleurs de la corbeille de Charles-Quint que chaque saison de votre histoire ranime d'un nouvel éclat. Comme jadis elles allaient à la rencontre des galions qui vous apportaient les richesses d'un nouveau monde, elles saluent, ces présences immortelles, les mains chargées de trésor, ces capitaines et ces administrateurs qui, sous l'impulsion d'un grand souverain, vous ont créé au centre de l'Afrique un nouvel empire²³.

Quant aux deux autres discours, ils sont adressés aux « Hommes de lettres belges ». Quoiqu'il évoque ses « amis » écrivains tels que Louis Piérard, Thomas Braun ou Albert Mockel, que j'ai déjà cités, et après avoir affirmé qu'un ambassadeur de France en Belgique doit être autre chose que « l'expression d'un papier officiel et d'une convention administrative », Paul Claudel disserte à

²³ Paul Claudel, « Hommage à Anvers », *Salut à la Belgique*, Liège, Thone, 1935, p. 23-24.

nouveau, et davantage, de peinture et met l'accent sur ce qui d'après lui distingue l'art français de l'art belge.

Pendant deux siècles nous avons été en France beaucoup trop impressionnés par l'idée de la « convenance ». Tout ensemble devait être composé de parties ayant entre elles un certain rapport facilement intelligible et se prêtant un concours réciproque. Cette idée a réalisé son chef-d'œuvre dans notre tragédie classique et dans les décorations de Monsieur Ingres. C'est elle contre laquelle l'art du Nord n'a jamais cessé de s'insurger. Il a toujours maintenu les droits de la fantaisie, du caprice, de l'incongru, du coup de tête et du coup de génie²⁴.

Puis quelques lignes plus loin :

Eh bien ! dans l'œuvre d'art, ce qui donne la vie, la lumière, la gaieté, c'est souvent un détail incongru et parfaitement injustifiable, qui joue un peu le rôle de catalyseur dans une opération chimique²⁵.

Et de parler avec ferveur du dessinateur, graveur et aquafortiste gantois Jules De Bruycker (1870-1945), sans conteste le plus remarquable héritier de James Ensor, un artiste que j'aime beaucoup et que la plupart des amateurs d'art ont trop tendance à méconnaître.

[Jules De Bruycker], dit Paul Claudel, ne s'est pas servi pour dessiner ses cathédrales du tire-ligne d'un architecte, il les a rendues en quelques sorte humaines et vivantes en les faisant sortir, toute colorées du rayon solennel de l'éternité, comme d'imposantes falaises qui se dressent sous l'assaut des vagues²⁶

Paul Claudel, chantre et héraut de l'art *incongru* — mot qu'il utilise à deux reprises —, c'est assez inattendu, n'est-ce pas ?

Mais à la réflexion, l'est-ce vraiment ?

²⁴ *Ibid.*, p. 44.

²⁵ *Ibid.*, p. 45.

²⁶ *Ibid.*, p. 47.

Je songe à ce livre formidable dont le titre seul est une merveille, une espèce rare d'oxymore poétique : *L'Œil écoute* — livre publié en 1946 et dont on s'accorde à dire qu'il est un des plus pénétrants sur la peinture hollandaise avec *Les Maîtres d'autrefois* (1876) d'Eugène Fromentin, et peut-être le plus pénétrants de tous, livre qu'ont salué des penseurs qu'on n'associe pas de prime abord à l'univers intellectuel et spirituel de Paul Claudel comme Maurice Merleau-Ponty, Roland Barthes ou Gilles Deleuze.

Paul Claudel en a eu l'idée quand il était ambassadeur en Belgique, non seulement en visitant des musées, des galeries d'art et des églises à travers tout le pays (Bruxelles, Bruges, Gand, Anvers, Liège, Tournai, Mons...), mais en effectuant plusieurs fois des incursions en Hollande, attiré en particulier par Delft, où tout lui évoquait Vermeer, et par le riche Rijksmuseum d'Amsterdam, où trône *La Ronde de nuit* de Rembrandt.

Deux autres hauts lieux de la culture en Belgique ont souvent eu la visite de Paul Claudel : le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, dont la construction par Victor Horta venait à peine d'être achevée (1928), et le Théâtre de la Monnaie. C'est là qu'il a notamment été ovationné en mars 1935 lors la création des *Choéphores* de Darius Milhaud dans sa propre traduction d'Eschyle — un événement qui lui vaudra la couverture du magazine *Les Beaux-Arts* (n° 150 du 5 avril 1935).

Rue de la Régence à Bruxelles, à mi-distance de l'église Notre-Dame du Sablon (ou Notre-Dame des Victoires) et des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, le long d'un petit jardin qui le jouxte et où sont exposées quelques sculptures en plein air (dont un Aristide Maillol au milieu d'une fontaine), se dresse une stèle en l'honneur de Paul Claudel. Inaugurée le 15 juillet 1996 en présence de son fils Henri, elle est l'œuvre du sculpteur Jean Roig et remplace en réalité un médaillon qui a été volé en 1994 et qui, lui-même, remplaçait un précédent médaillon inauguré en 1987. Évidemment, elle n'est pas installée à cet endroit par hasard. Elle rappelle que tous les dimanches, venant à pied du boulevard du Régent, et après avoir traversé le parc de Bruxelles, Paul Claudel empruntait cette rue de la Régence pour aller assister à la messe à l'église Notre-Dame du Sablon, ainsi qu'en atteste une plaque commémorative apposée sur une des colonnes de la nef (« Ici venait prier Paul Claudel. 1933-1935 »).

Régulièrement tagué et vandalisé, inesthétique, ce petit monument me navre et me serre le cœur chaque fois que je passe devant. J'y vois un attentat permanent à la littérature, une violente insulte à celui qui reste le plus grand dramaturge français du XX^e siècle.

Il est, en chaque siècle ou presque, un dramaturge qui domine son époque, par un chef-d'œuvre hors normes, par son invention dramaturgique ou par la puissance de sa langue, écrit Christophe Barbier dans son volumineux *Dictionnaire amoureux du théâtre*. Il en ainsi de Molière au XVII^e siècle, au côté de Corneille, de Beaumarchais au XVIII^e, plus que de Marivaux, de Victor Hugo au XIX^e, sans effacer Musset. Au XX^e, c'est Paul Claudel qui tient ce rôle, c'est lui qui est trop au-dessus des autres pour que l'on ne s'incline pas devant sa puissance. (...) Quels que soient les auteurs que l'on admire, quels que soient les spectacles que l'on applaudit, on ne peut pas contester au théâtre de Paul Claudel quelque chose de différent qui est de l'ordre du supérieur, et même, parfois, du surnaturel²⁷.

Ce ne sont que quelques moments majeurs de l'histoire d'amour entre la Belgique et ce créateur de génie, à la fois si catholique et si païen, à la fois homme d'ordre et anarchiste invétéré, conservateur et révolutionnaire, que j'ai essayé de raconter ici — peu de choses, très peu de choses même à côté du monumental travail de Gérard Antoine, *Paul Claudel ou l'Enfer du génie*, publié chez Laffont en 1988 et dont une version augmentée a paru en 2004. J'espère qu'ils vous procureront l'envie de lire ou de relire sans tarder certains de ses chefs-d'œuvre, ne serait-ce que les deux qui me touchent le plus, *Connaissance de l'Est* et *L'Œil écoute*, écrits, et c'est prodigieux, à près de cinquante ans d'intervalle..

Copyright © 2016 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Baptiste Baronian, *Paul Claudel et la Belgique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2016. Disponible sur : <www.arllfb.be>

²⁷ Christophe Barbier, *Dictionnaire amoureux du théâtre*, Paris, Plon, 2015, p. 238-239.